



Organisation des Nations unies  
pour l'éducation, la science et la culture

le nouveau  
**Courrier**

Avril 2003 N° 2



# Apprendre pour vivre mieux

**Aung San Suu Kyi,  
la voix du changement**

**La culture saami  
relève la tête**

**Conservation et développement :  
une alliance naturelle**

## Le monde en bref 5

Treize nouveaux Nobel,  
Cuba honore son « homme sincère »,  
Recul de la liberté d'expression en 2002,  
Solidarité pour Ma Yan,  
Les trois plaies du monde arabe,  
Génétique : des données à risque,  
Parents sans parole...



## Entretien 8 Aung San Suu Kyi : « Les Birmans veulent le changement »

## L'UNESCO en action

### Éducation 12

#### Universités sans frontières

Les nouvelles technologies, la croissance de la demande et la libéralisation économique sont en train de bouleverser le secteur de l'éducation supérieure.

### Culture 17

#### La double vie d'Anna

Anna a deux amours : son ami et le saami. A dix-huit ans, cette jeune Suédoise de Laponie est bien décidée à se battre pour défendre sa langue, l'une des plus menacées d'Europe.

### Science 22

#### Laboratoires du développement durable

Conservation et développement forment une alliance naturelle dans les réserves de biosphère de l'UNESCO.

### Communication 28

#### Le monde soigne sa mémoire fragile

Où comment protéger et faire connaître le patrimoine documentaire mondial.

### Sciences sociales 32

#### Quand les municipalités font confiance aux jeunes

Le projet Grandir dans les villes encourage les jeunes à s'impliquer dans la gestion de leur quartier - et apprend aux adultes à les écouter.

### L'UNESCO en bref 36

Le cinéma asiatique à l'avant-scène, des livres pour la tolérance, une saison philosophique, mémoire d'un génocide, un manuel de communication pour l'Afrique, dix-huit nouvelles réserves de biosphère, le Forum mondial de l'eau, le corail va-t-il rechruter ?, non aux clones humains...





© UNESCO/Isabelle Le Fourmis



25

Tout en créant un sanctuaire pour réintroduire dans le Waterberg cette espèce rare qu'est le rhinocéros noir, Clive et Conita Walker se sont mis à adopter des rhinocéros blancs orphelins. Munyane, une femelle, partage son temps entre son petit ami sauvage dans la forêt et le jardin des Walker.

## Nouvelles pistes au pays des rhinocéros

*Dans la réserve de biosphère de Waterberg, en Afrique du Sud, la fracture se réduit entre la minorité privilégiée et la majorité pauvre.*

**Roulez** trois heures vers le nord, depuis Johannesburg jusqu'aux montagnes du Waterberg, et vous voici au « cœur de l'Afrique sauvage, zone sans malaria », comme le clament dans leurs publicités une série de réserves de chasse privées, qui proposent aux visiteurs une variante idéalisée de la vie dans le bush.

On est ballotté à l'arrière d'une jeep sur les traces fumantes des « cinq grands » - le lion, le léopard, l'éléphant, le buffle et le rhinocéros -, puis on dîne à la belle étoile en sirotant les bons vins d'Afrique du Sud versés par des domestiques souriants, qui se fondent dans un décor de bois poli : le vieux fantasme colonial servi sur un plateau, et purgé de tout danger.

Mais cette image ne résume pas tout le Waterberg. Elle n'est que le reflet de l'univers privilégié de la petite minorité blanche. Faisons 20 kilomètres de plus, vers le district de Bakenberg : ici rôde un tueur que les villages noirs entourent de l'aura des sorciers. On y évoque en chuchotant la « lente décrépitude »

qui mine 22% de la population, au lieu de parler du sida.

Dans ce district, qui abrite 165 000 habitants, plus de la moitié des hommes de vingt à vingt-cinq ans sont au chômage. La plupart s'en vont chercher fortune en ville mais certains travaillent dans les pavillons de chasse, où ils enregistrent les notes des touristes, qui payent 1 000 rands par jour (117 dollars), deux fois le revenu mensuel d'un ménage du Waterberg.

### UN ÉCOTOURISME ORIGINAL

Les deux univers séparés du privilège et de la pauvreté coexistent dans le Waterberg - héritage du colonialisme et de l'apartheid, qui ont donné des terres immenses à une minorité riche tandis que la majorité des habitants ne possèdent même pas la baraque qu'ils habitent.

Mais les deux communautés œuvrent à présent à réduire l'écart, dans le cadre de la réserve de biosphère du Waterberg, créée en 2001. A Bakenberg, ce projet a fait naître l'espoir

de nouveaux emplois et d'un écotourisme culturel original, développé à travers des projets d'investissement où se côtoient des acteurs publics et privés. Quant aux propriétaires fonciers, ils voient dans l'appellation « réserve de biosphère » un label de qualité qui attirera davantage de touristes.

## APAISEMENT

Chacun y voit aussi une sorte de police d'assurance-vie. Au nord, à quelques heures de là seulement, le Zimbabwe, où la misère et la manipulation politique suscitent des occupations violentes de terres, vit dans la tourmente. Dans le Waterberg, il n'y a aucune trace d'agressions ni de menaces. Et la méfiance résiduelle commence à s'estomper.

Ce climat d'apaisement est en grande partie dû à l'énergie et à la vision d'une poignée d'individus. Divers par leurs origines et leurs projets, ils représentent les éléments clés qui assurent le succès d'une réserve de biosphère : la conservation de l'environnement, le développement socio-économique et le patrimoine culturel.

Clive Walker, l'un des écologistes les plus en vue d'Afrique du Sud, a été le fer de lance de la création de la réserve. « Il y a douze ou quinze ans, dit-il, les gens de Bakenberg prenaient la fuite quand ils me voyaient arriver en uniforme de ranger ». Aujourd'hui, il ne craint pas de venir y travailler.

Vu sa force de caractère, cela n'a rien de surprenant. Cet homme a un rhinocéros orphelin dans son jardin, qu'il élève avec sa femme dans leur propriété de Lapalala Wilderness, une réserve de chasse privée qui ne ressemble à aucune autre. Alors qu'on s'attend à y vivre un remake d'*Out of Africa*, on se retrouve plongé dans une Afrique dont les principaux attraits sont la préservation de l'environnement et l'éducation.

Pendant des années, Walker a travaillé avec les propriétaires à réintroduire les rhinocéros dans la zone, tout en dirigeant une « école de la nature » pour des élèves majoritairement pauvres. Mais à Bakenberg, il a compris que la conservation ne devait pas se limiter aux zones vierges des domaines privés. Avec l'érosion des terres, les fleuves étaient en voie d'assèchement et les problèmes allaient s'étendre à l'ensemble du bassin hydrographique.

Grâce à Walker, la protection de la nature est ainsi devenue l'un des piliers du Waterberg. Aujourd'hui, le nouveau président de la réserve de biosphère, Rupert Baber, y ajoute son expertise



© UNESCO/Amy Ochet



© UNESCO/Isabelle Le Fournis

**Girafes, impalas et autres animaux sauvages ont repris possession des lieux, tandis que les ranchs et le bétail cédaient la place à des réserves touristiques.**

en matière de développement économique. Après avoir achevé à Oxford un doctorat sur la pauvreté du Balkenberg, il est revenu dans la ferme exploitée par sa famille depuis 1886. C'est un endroit où les enfants naissent et où les grands-parents prennent leur retraite dans le cadre d'un système à l'ancienne, paternaliste, qui assure les soins médicaux, l'éducation et un salaire décent à plus de cent familles.

Tout en maintenant cette sécurité, Rupert Baber et ses employés modernisent l'exploitation : ils passent à des cultures biologiques très lucratives, et mettent au point des systèmes de micro-crédit et de coopératives pour accroître le revenu et l'indépendance du personnel.

« Notre défi, confie Baber, c'est d'en faire profiter tout le monde, pas seulement une petite élite. Nous devons créer un système d'incitations qui récompense non seulement la conservation de l'environnement, mais aussi la création d'emplois. Il ne suffit pas de vouloir le label de réserve de biosphère, il faut le gagner. »

« Nous ne voulons pas créer un projet de plus mais une entreprise », dit Lesiba Masebe, petit-fils d'un chef légendaire et enseignant respecté dans le Bakenberg. En parcourant les allées de terre battue de son village, il montre fièrement le bâtiment neuf de production artisanale construit par le comité de la réserve de biosphère, puis esquisse des plans de visites culturelles – marches dans le bush avec des guides locaux,





© UNESCO/Amy Otchet

consultations de guérisseurs traditionnels, banquets et spectacles de danse organisés par des troupes locales.

## UN CHEWING-GUM PAR AN

Masebe rêve de créer un «village africain traditionnel», pas seulement pour amuser les étrangers mais aussi pour transmettre aux enfants leur patrimoine culturel. Comme le dit le maire de l'endroit, Godfrey Molekwa, en ne plaisantant qu'à moitié, «le sexe est la seule activité culturelle des jeunes», qui attendent le jour où ils partiront travailler en ville.

Pour aider à rompre ce cycle, le gouvernement national et le comité de la réserve de biosphère lancent une nouvelle école d'écotourisme sous la direction de Clive Walker à Lapalala. L'objectif est de former du personnel local aux fonctions de guide, d'administratif, de mécanicien et de gérant, tout en développant des plans d'investissement dans la zone. Diverses organisations vont participer à ce projet pilote, aux côtés d'individus comme Elias Mangwani, guide à Lapalala.

En pénétrant précautionneusement avec Mangwani sur le territoire des rhinocéros de Lapalala, vous pourrez admirer leurs empreintes

sur le sable. Mais n'oubliez pas les consignes de sécurité : grimper à l'arbre le plus proche si l'un de ces animaux imprévisibles venait à approcher. Mangwani vous fera marcher des heures pour admirer le vieil art rupestre des San et vous montrera les baies que sa grand-mère, guérisseuse traditionnelle, fait bouillir pour vaincre la faim d'un trek de trois jours.

Une petite entaille dans le tronc d'un arbre à caoutchouc et Mangwani vous tendra un chewing-gum qui, pour lui, a la saveur douce-amère de l'enfance. Il raconte qu'une fois par an seulement, à Noël, il avait droit à un vrai chewing-gum, que lui rapportaient ses parents en revenant de la mine.

Comme tant d'enfants du Waterberg, Mangwani a vu sa famille contrainte de quitter sa ferme. Mais, sous l'œil vigilant de sa grand-mère, il a appris les usages de ses ancêtres, et ce savoir a déterminé sa carrière. Aujourd'hui, au lieu de promener des touristes qui se vantent de savoir reconnaître du crottin de zèbre, Mangwani va guider les jeunes du Waterberg, bien décidés à regagner leur patrimoine après plus d'un siècle de dépossession.

Amy Otchet

**De grands sourires et un bon déjeuner attendent les enfants des écoles et les visiteurs étrangers, lors d'une fête à Bakenberg.**

### Corrigendum

Dans l'article intitulé « Les caprices de l'eau qui dort » (le *nouveau Courrier*, octobre 2002), une erreur s'est glissée en page 20 : il faut lire Rio Grande au lieu de « rivière Columbia ».